

Hommage rendu au Père André Wartelle

dans la Bibliothèque de l'Institut d'Études Augustiniennes
le 18 janvier 2002

Qu'il me soit permis d'abord de remercier notre Président qui m'a donné une belle preuve de confiance en me chargeant de rendre hommage à la mémoire du Père André Wartelle. À vrai dire, je ne connaissais pas mieux que vous le Père Wartelle et pourtant, comme chacun d'entre vous sans doute, quand j'ai appris sa mort, j'ai eu le sentiment d'avoir perdu un ami.

Plutôt que de présenter une biographie, pour laquelle, d'ailleurs, beaucoup d'éléments me feraient défaut, je voudrais simplement porter un triple témoignage : sur un de nos lecteurs parmi les plus assidus il n'y a pas encore si longtemps, puis sur un homme que parler à la radio n'effrayait pas et, enfin, sur un poète.

Il était un lecteur d'une discrétion exemplaire ; il ne venait jamais ici pour y trouver une ou plusieurs occasions de converser ; son premier souci était de prendre connaissance des acquisitions les plus récentes, obligeant ensuite à chercher on ne savait trop où des ouvrages encore dépourvus de cote. Puis il choisissait une place, paisiblement, pour prendre des notes à la manière ancienne, sur de grandes fiches, peut-être même avec une plume sergent-major, en tout cas sans utiliser jamais d'ordinateur, même portable. L'attention ne faiblissait pas une seconde et il se retirait sans bruit comme il était venu. Il engrangeait ainsi pour ses publications d'une haute valeur scientifique. Il faut ajouter que, membre du Conseil d'Administration, il ne manquait aucune séance et laissait s'exprimer une sagesse authentique lorsqu'il prenait la parole un bref instant.

Il participait volontiers à des émissions radiophoniques où les interlocuteurs débattaient avec une certaine véhémence. Quand son tour était venu d'opiner, il faisait entendre sa voix douce, posée mais ferme. Il donnait souvent à ses réponses la forme de sentences. Quoi qu'il dît, on le sentait toujours inspiré par une foi solide comme le roc, par la seule prise en compte du bien commun et par la certitude qui était la sienne que l'on pouvait tout en se fondant sur la vertu

d'espérance. C'était un homme de conviction, qui formulait sa pensée courtoisement mais sans ambages.

La première fois que j'ai vu et entendu le Père Wartelle, c'est à la soutenance de thèse d'un collègue helléniste spécialiste d'Eschyle ; l'impétrant avait publié une traduction de son auteur dans une collection de poche. Le Père Wartelle a commencé son intervention en disant avec un calme olympien et sur un ton d'une aménité parfaite : " Je n'ai pas aimé du tout votre traduction, qui repose sur des principes que je désapprouve totalement. " C'est avec la même assurance qu'il refusait de placer Alésia à côté d'Alise-Sainte-Reine, comme s'il avait pour règle de conduite de rejeter catégoriquement toute affirmation qui ne lui paraissait pas établie sur des bases irréfutables. Je me souviens d'un lecteur occasionnel qui s'était présenté comme un colonel ou un général à la retraite et comme un partisan convaincu de la localisation de la fameuse bataille là où Napoléon III l'avait située ; ce lecteur me demanda aussitôt avec une pointe d'inquiétude dans la voix : " Le Père Wartelle n'est pas là ? ", comme s'il avait craint de devoir transformer notre paisible bibliothèque en champ clos où se seraient affrontés, dans une lutte inégale, ce visiteur insolite et un adversaire rompu à l'examen scientifique des textes et se refusant à voir une vérité là où subsistait le moindre doute.

Le poète, enfin, je l'ai découvert seulement après sa mort. J'avais seulement ouï dire qu'il avait fait éditer quelques recueils, réputés introuvables. J'aurais eu grand plaisir à en parler avec l'auteur, si toutefois il avait accepté un véritable entretien sur le sujet, ce dont je suis fort loin d'être sûr étant donné sa pudeur naturelle. Mais, par ses poèmes, dont il existe au moins un volume en librairie, on l'entend et on lui répond.

Mon royaume est un arbre où chante le silence.

Le premier hémistiche de ce vers (tiré de *Nocturne*, le premier de *Sept sonnets de renoncement*) a donné son titre au recueil entier. Cette poésie est de forme toute classique. Par exemple, dix-neuf des pièces réunies sont des sonnets parfaitement réguliers, ce qui fait considérer, à juste titre, le Père Wartelle par notre Président comme un héritier de Baudelaire et du Verlaine de *Sagesse*. Le Père Wartelle, à l'évidence, savourait aussi les prouesses techniques en faveur à l'époque de Charles d'Orléans. C'est ainsi qu'il a composé trois sonnets en décasyllabes, commençant chacun par : " Je meurs de soif auprès de la fontaine... " Il se plaît aussi, dans un poème formé de quatrains, à reprendre, par exemple, le troisième vers du premier quatrain au début du deuxième, puis le troisième du deuxième quatrain au début du troisième, et ainsi de suite. En revanche, il lui arrive de céder à une mode contemporaine, répandue surtout, à ma connaissance, parmi les peintres et les musiciens, mode qui consiste à doter plusieurs œuvres du même titre en l'affectant d'un numéro d'ordre : *Infini I*, *Infini II*, *Infini III*, etc. Par ailleurs, je n'ai relevé que deux écarts par rapport au bon usage de la versification traditionnelle : dans la séquence intitulée *Anamnèse*,

aux mètres variés et sans rimes, et dans un sonnet en décasyllabes rythmés 6 + 4. Voici le dernier vers, évoquant l'œil du hibou :

Je veux y contempler / l'Aube éternelle.

Il faut avouer que le dernier groupe de mots est ainsi bien mis en valeur. Et, précisément, le thème de l'aube est une sorte de leitmotiv. La tonalité générale du recueil est pourtant sombre, si l'on excepte quelques fantaisies dans le goût du Victor Hugo des *Djinns* ou du Musset de *Venise*. Ce n'est pas sans une raison profonde que l'auteur a consacré onze poèmes à un oiseau de nuit, le hibou, et cinq au château de Combourg, qui nous remet en mémoire l'admiration du Père Wartelle pour Chateaubriand mais dont l'aspect a bien quelque chose de sinistre.

Tout ce petit livre est comme animé d'un élan vigoureux qui porte le poète à fuir les ténèbres qui l'emprisonnent ; il envie l'oiseau migrateur et le prédateur ailé dont le regard luit dans l'obscurité. J'aimerais citer quelques variations parmi les plus caractéristiques et, par exemple, celle-ci :

Oiseaux, emmenez-moi vers la seconde Aurore
Dont le soleil secret n'est pas offert encore
À mon regard obscur qui ne voit que la nuit.

Migration III

celle-ci encore, dans un appel au hibou :

Si tu ne vois que clarté dans la nuit,
M'apprendras-tu, sans discours et sans bruit,
À lire en moi la lueur de l'Aurore ?

Regard

celle-ci, enfin, au terme de l'avant-dernier sonnet :

Si la lueur du soir est l'Aube qui m'appelle,
En vous je revivrai d'une empreinte nouvelle,
Mon Dieu vers qui je cours, vers l'Aurore à venir.

Élan

Ces quelques brèves citations auront suffi, je suppose, pour que vous ayez l'impression vous aussi que le Père Wartelle était habité par un pressentiment de la mort. Une série de cinq poèmes est d'ailleurs intitulée : *La Mort* et constitue une sorte de lamentation ou de thrène à propos d'Eurydice, d'Ophélie, de la Laure de Pétrarque, ainsi que d'Eschyle et de Socrate. J'ai souvent pensé aux fameux "sonnets terribles" du jésuite anglais Gerard Manley Hopkins, qui, il est vrai, revient à la lumière au sortir d'un désespoir abyssal. Le Père Wartelle, quant à lui, ne se départit jamais d'une sérénité que soutient constamment l'Espérance.

Il y aurait encore beaucoup à dire. J'ai conscience de n'avoir pas su rendre à la mémoire du Père Wartelle l'hommage qu'il méritait. J'ai aussi le regret de

n'avoir pas su qui était vraiment celui que nous avions à nos côtés de temps à autre. Au moins puis-je affirmer maintenant qu'il était digne de la plus haute estime et je crois que la conclusion la plus opportune consisterait à lui laisser la parole, en lisant tant bien que mal un poème complet, le dernier de la plaquette, au titre quelque peu paradoxal : *Naissance*.

Soyez béni, mon Dieu, pour notre sœur la mort,
À nos yeux étonnés source de pleine vie,
Aube de liberté pour l'âme ensevelie
Qui détruit son cachot quand, fragile, elle en sort.

C'est le frêle abandon de l'enfant qui s'endort,
Dont le regard profond s'ouvre à l'ombre infinie
Où brille, frémissant, l'éclat de l'embellie
Sur la fin du voyage et l'arrivée au port ;

C'est la robe première, et, pour l'habit de fête,
Le haillon dont il faut que l'esprit se dévête,
Et la chaîne brisée aux mains du prisonnier ;

C'est, après le déclin de la nuit qu'on ignore,
Aux rayons du matin qui sera le premier,
La lampe qu'on éteint quand s'allume l'Aurore.

Jean-Philippe ROYER